

Notre époque et Beethoven

A propos d'un livre récent

C'EST un article de foi musicale, aujourd'hui, qu'il faut aimer et admirer sans discussion ni réserve les chef-d'œuvre de Beethoven.

Certes, nous n'aurons pas l'audace ou le mauvais goût de nous élever contre une semblable opinion. D'abord, nous craindrions de mériter l'anathème des enthousiastes du Maître. Nous reconnaissons que Beethoven est « le plus grand et le meilleur ami de ceux qui souffrent et qui luttent », comme le dit M. Romain Rolland ; mais de là à affirmer, comme le fait ce même critique, qu'il est « le premier des musiciens et la force la plus héroïque de l'art moderne », il y a un grand abîme.

On joue beaucoup Beethoven, on serait presque tenté de dire qu'on le joue trop. Il faut croire que telle est bien la pensée de certains de nos critiques musicaux en renom dont nous nous faisons l'écho dans ces lignes, et qui en sont venus à se plaindre qu'on abusait vraiment des auditions chronologiques ou autres des neuf symphonies.

Abus compréhensible à plus d'un égard, il est vrai, mais abus tout de même.

Notre nature est ainsi faite, qu'elle se lasse des choses les plus admirables ; et c'est dans l'intérêt même de la musique de Beethoven que nous serions tentés de demander qu'on nous la produise moins souvent.

Toute exagération a sa contre-partie ; et il semble bien que dans ces derniers temps, sans enlever en rien à Beethoven sa grande place dans le monde musical, les vrais musiciens et amis de la musique s'efforcent de ramener la masse du public à une plus juste mise au point.

Je n'en veux d'autre preuve que le regain d'intérêt provoqué ces dernières années par tout ce qui touche à des maîtres comme Bach, Haendel et surtout Mozart, par les exécutions de leurs œuvres et par tous les travaux qui aident à mieux comprendre leur art.

Ainsi ramené à de normales proportions, notre amour et notre admiration pour l'auteur de *Fidelio* n'en sont que plus sincères ; et nous n'en éprouvons que plus de plaisir à parler encore de lui.

Il est juste de souligner d'ailleurs que cet abus dont nous venons de parler fut (et qu'il est encore) autant dans l'esprit que dans la lettre, sinon plus encore. Certes, l'on s'était mis à trop répéter les mêmes œuvres de Beethoven au détriment de certaines autres. Mais remarquons le trait commun de celles qui s'imposèrent ainsi aux préférences exclusives d'un public : de prêter mieux que les autres aux commentaires symbolico-littéraires, aux dissertations et aux ambitieuses paraphrases. M. Claude Debussy a fort bien montré ce travers d'un certain nombre de beethoveniens fanatiques dans ce passage d'une de ces excellentes et trop rares chroniques qu'il publiait autrefois dans la *Revue Blanche* : « On a entouré la symphonie avec chœurs d'un brouillard de mots et d'épithètes considérables. C'est, avec le célèbre « sourire de la Joconde », qu'une curieuse obstination étiqueta à jamais de « mystérieux », le chef-d'œuvre qui a entendu le plus de bêtises. On peut s'étonner qu'il ne soit pas resté enseveli sous l'amas de prose qu'il suscita... Beethoven n'était pas littéraire pour deux sous (du moins, pas dans le sens qu'on attribue aujourd'hui à ce mot). Il aimait orgueilleusement la musique ; elle était pour lui la passion, la joie si durement absente de sa vie privée... Un petit cahier où sont notés plus de deux cents aspects différents de l'idée conductrice du finale de cette symphonie témoigne de sa recherche obstinée et de la spéculation purement musicale qui le guidait ».

Le mal au surplus ne date pas d'aujourd'hui. Dans la préface de M. M.-D. Calvocoressi, à la récente réédition du *Beethoven et ses Trois Styles* de W. de Lenz nous trouvons cité un curieux passage du *Beethoven* d'Oulibichew (qui date de 1857, plus

d'un demi-siècle !) où il est protesté contre la quantité excessive des « biographies complètes et abrégées, articles de dictionnaires, articles de journaux, recueils anecdotiques, portraits, dissertations au point de vue de l'histoire ; enfin, la poésie de la critique : les dithyrambes en prose, les divagations extatiques, l'illuminiisme et l'amphigouri ; production dont la masse est telle, qu'elle forme aujourd'hui, en Allemagne, une branche spéciale de littérature ».

On se demande ce qu'aurait pu dire Oublichew s'il avait vécu aujourd'hui, où véritablement le flot de « dithyrambes, de divagations, d'illuminiismes et d'amphigouri », suscités en d'autres pays que l'Allemagne par les œuvres de Beethoven, qui n'en peuvent mais, atteint des proportions invraisemblables.

De la masse des brochures, articles, volumes petits ou gros, compilations industrielles ou bien fatras prétentieux et bâclés, deux livres émergent médiocres quant aux dimensions mais riches de substance qui furent l'un et l'autre bienvenus aux véritables amis du maître de Bonn : l'un, le *Beethoven* de M. Romain Rolland, déjà vieux de dix ans, l'autre, le *Beethoven* de M. Vincent d'Indy, paru cette année.

Le *Beethoven* de M. Romain Rolland est en quelque sorte le roman de la vie du maître, roman véridique sans doute, mais éclairé d'une lumière passionnée, interprété selon un idéal un peu attendri. Il n'est pas un moment question de l'œuvre, mais seulement de l'exemple que constitue la vie héroïque du compositeur.

Le *Beethoven* de M. Vincent d'Indy, par contre, apporte de vives clartés sur la musique, l'esprit, le génie de Beethoven. Il ne saurait en être autrement, puisque M. Vincent d'Indy est un grand musicien, doué par surcroît d'une grande capacité d'expliquer la musique et de la faire comprendre.

Tout ce qu'il dit, dans son *Traité*, de l'art de la composition musicale, les commentaires tant analytiques que synthétiques ou bien historiques qu'il y fait d'œuvres de toutes les époques, laissait prévoir que ce livre sur Beethoven serait singulièrement révélateur.

M. Vincent d'Indy s'est placé à un point de vue intrinsèquement musical : et non pas au point de vue étroit du simple analyste, mais à celui du musicien complet qui est un artiste en même temps qu'un technicien.

S'il conte la vie de Beethoven (et il le fait avec une sûreté et une richesse d'information admirables) ce n'est point pour y chercher une explication ésotérique ou sentimentale de son œuvre ; ce fait même de remarquer que parfois cette vie de Beethoven fut bien différente de celle que nous ont présentée des « romantiques un peu trop atteints de la passion du malheur » (page 11) est à cet égard caractéristique. Pourtant il n'ignore pas le lien étroit qui existe entre l'œuvre et la vie : non point la vie matérielle et extérieure, mais la vie intime, celle de l'esprit et du cœur. Et c'est ainsi qu'il est amené à considérer comme le centre et le sommet en quelque sorte de l'œuvre de Beethoven la *Messe solennelle*.

En effet, comme le relève fort justement M. Romain Rolland dans un beau chapitre des *Musiciens d'aujourd'hui*, dans l'esprit de M. Vincent d'Indy « la Foi est tout, le principe et la fin. Elle souffle le génie, elle féconde la pensée, elle dirige le travail, elle gouverne même le style et les modulations du musicien ».

C'est pour cette cause profonde que seul peut-être de tous les commentateurs d'aujourd'hui, M. Vincent d'Indy pouvait nous guider vers le secret du chef-d'œuvre où Beethoven a mis le meilleur de son génie.

Coincidence remarquable : l'année où se publie ce *Beethoven*, est pour Paris, en quelque sorte, l'année de la *Missa solemnis*, que tous les directeurs de nos grands concerts ont tenu à honneur d'inscrire à leur répertoire, et dont M. Vincent d'Indy lui-même a donné à la *Schola Cantorum* des auditions, incomparables pour le sentiment qui les anima. Et c'est ainsi que se rétablit un équilibre dont nous fûmes longtemps privés, et qu'au choix, coutumièrement offert à notre admiration, de musique beethovénienne est venu s'ajouter un chef-d'œuvre qu'il y a vingt ans et même moins, on eût été bien en peine à Paris de connaître autrement que par la lecture. Et je gage que pour la grande majorité des auditeurs, ce livre aura été le plus précieux des *vade-mecum*, lu avant les

auditions, relu après ; et, presque au même titre que la musique même, motif à méditations longues et fécondes.

Et c'est là, on le comprend d'emblée, chose excellente entre toutes : de cette manière, au pseudo-culte beethovenien fait de snobisme, de littérature et d'affectation, s'oppose une admiration clairvoyante, qui collabore autant à notre culture qu'à notre plaisir esthétique. Ce que nous étions capables de comprendre mais ne savions pas comprendre ; ce que nous sentions peut-être, mais confusément, le beau livre de M. Vincent d'Indy est venu nous le révéler. Et à notre admiration pour l'auteur de *Fervaal* et de *l'Etranger* vient désormais s'ajouter une particulière reconnaissance pour ses pénétrants et lumineux commentaires, grâce à quoi ce résultat si souhaitable est accompli.

Emile BOURGE.
